

Chapitre 36

La Bataille de Harrison's Island.

Sean McNamara a reçu la dernière visite de Me Kahana. Il est apparemment remis bien qu'encore convalescent. Remis, en ce qui concerne l'infection du sang mais il est encore bien incapable de quelque effort que ce soit avec son bras droit. Les dames sont prêtes, et ont été aidées par la Bonne Lucie qui m'a glissé à l'oreille que « pour des yankees, ce sont des dames très comme il faut. » Fort de cette recommandation, me voilà rassuré. Notre pauvre « Doudou » est très marrie de savoir qu'elle n'aura plus de prétexte pour voyager avec nous, puisque nous sommes mariés Hélène et moi et n'avons donc plus besoin de chaperon.

C'est avec la voiture la plus confortable de la plantation que nous partons vers Charleston. Nous sommes assurés du transport ferroviaire jusqu'à Alexandria.

Une fois de plus je me sépare à regret de Tertullien. Le Consul de France à Savannah lui a fait tenir un passeport diplomatique français mais il serait tout de même bon qu'il finisse par se présenter au Département d'État de l'Union. Enfin pour le moment il aide efficacement Aldebert et Élisabeth à la plantation. Il est en fait devenu une sorte de régisseur presque avec statut d'associé. Mais hélas, nous n'avons pas eu le temps de conférer en détail comme nous en avons l'habitude. Je lui ai remis des rapports à faire suivre vers la Guadeloupe qu'il a à charge de lire avant de les sceller, ainsi il sera bien au fait de ce qui est important non seulement de ma mission de renseignement d'ambiance au profit de la France, mais aussi d'où en est exactement ma mission de bons offices entre Richmond et Washington.

Avant-hier, nous avons toutefois évoqué plus en profondeur cette bizarre affaire d'assassinat manqué d'Hélène à Washington. Ce qui l'interpelle le plus est que nous ayons en fait servi de nervis aux gens de Pinkerton pour réduire à néant une bande de tueurs à gages et leur chef aux activités criminelles diverses. Nous en sommes arrivés à conclure que cette affaire était claire comme la poche à encre d'une seiche. Mais avec sa sagesse naturelle et un âge plus avancé que le mien, Tertullien a émis une hypothèse dont il m'a bien précisé qu'elle n'est pas une certitude. Avec son accent chantant de Guadeloupe qui rend plus agréable ses communications les plus préoccupantes, il m'a dit que notre action à Hélène et à moi, mais sans doute surtout la mienne en tant qu'étranger dans un pays en guerre civile, notre action donc, doit déplaire à certaines factions au Nord, et sans doute à des factions dans la mouvance des « Pinkerton ». À moi de tenter de me renseigner.

- Tu sais, ce qui m'intrigue c'est que la fille que vous avez tirée des mains des gangsters du maquereau s'est rangée dans le camp des Irlandais. Tu m'as pourtant dit qu'elle est « de l'Assistance » comme on dirait chez nous, et qu'elle ne sait rien de ses origines. N'as-tu pas l'impression que ce Kirkpatrick n'apprécie pas particulièrement l'Écossais devenu espion en chef ?

- Il n'est pas le seul. Apparemment, ni Mme de Nemours, ni Mme O'Reilly ne le portent dans leur cœur.

- Et pour cause. Tu connais son passé sulfureux. Avant d'immigrer, c'était un repris de justice en Angleterre.

- Cela ne veut rien dire, ce pouvait être pour des raisons politiques. C'est le cas de beaucoup d'immigrants qui ont fait ce pays. Je ne pense pas que Lincoln s'en soit entiché sans avoir d'amples informations sur lui. Ce n'est sûrement pas cette histoire de complot déjoué à Baltimore qui a emporté la décision.

- Qui sait ? Tout ce que nous pouvons déduire nous vient des journaux ou des « bruits de couloir » en Caroline du Sud. Essaie donc d'en savoir plus auprès de tes amis Irlandais. Demande à Kirkpatrick. Parce que voilà ce qui pourrait bien s'être passé :

Tu viens à Washington non plus pour servir Pinkerton mais bien pour une affaire de bons offices qui n'est plus que de la bienfaisance. Et en plus, après les simagrées judiciaires de cet été, il sait que tu es devenu dangereux comme agent double installé en Caroline du Sud ; dangereux sinon directement pour lui, au moins pour ses « taupes ».

En plus, tu es reçu à titre privé à la Maison Blanche. Et il sait que c'est vrai puisqu'il est parvenu à noyauter le système de sécurité de la maison présidentielle en se faisant attribuer la protection de Lincoln. »

Tertullien se tait un instant et je vois son visage se décomposer. Il reprend : « Il y a peut-être pire... Oui, c'est ça. Votre montage judiciaire pour la presse ne l'a pas trompé. Il sait que tu l'as doublé pendant le temps où tu prétendais travailler pour lui et il décide de se venger et surtout de te faire disparaître au Nord du Potomac. Mais malheureusement pour lui, tu as un statut diplomatique difficile à faire sauter sans l'aval de Lincoln. Alors il te fait patte de velours et ourdit une machination comme il en a souvent montées pour forger des preuves en cas de besoin dans son métier de détective de droit commun.

Il met les petits plats dans les grands pour toi, te fait avoir des laissez-passer exorbitants du droit commun notamment en matière d'usage de tes armes personnelles et de celles d'Hélène, il te pousse à la colère vengeresse avec ce montage tarabiscoté d'assassinat manqué de ta douce moitié. Il vous donne une sorte de blanc-seing pour aller assassiner en bande, Simon, Hélène et toi, des pégreux, néfastes certes, mais qui auraient pourtant droit à une procédure légale. Bref il vous met dans une position qui ressemblerait à celle d'une bande de chasseurs de primes, s'il y avait un avis de recherche pour ces gangsters. Seulement, il n'y en a pas et vous commettez donc un massacre illégal en bande organisée.

Tu vois, Pierre-Hubert, ce qui me trouble, c'est que les gars en uniformes que vous avez pris d'abord pour des policiers, au squat, n'en étaient pas mais étaient des agents de Pinkerton.

On sait que les méthodes de ce nouveau Secret Service irritent les légalistes. Mais apparemment personne n'ose réagir. Le ministère de la justice et donc la police, que ce soit celle de Washington ou la police fédérale, ne peuvent apparemment rien contre ce service spécial qui appartient au ministère des finances. Donc, ces gens vous ont certainement pris pour des tueurs à la solde des « Pinkerton » et sont prudemment restés inertes.

Mais alors pourquoi Pinkerton vous a-t-il employés pour une opération de nettoyage qu'il aurait pu faire traiter par ses « opératives » ?

Je crois que j'ai compris. Son plan initial était bien de faire tout ce qui s'est fait jusqu'au moment de l'intervention de ses agents en uniformes sur le lieu du squat. Seulement, dans son plan initial, ce ne sont pas ses agents qui auraient dû intervenir, mais bien la police judiciaire. Et alors là, vous partiez pour une procédure compliquée qui risquait de finir pour toi à la potence et pour Hélène au pénitencier ou même aussi à la potence.

Il jouait ainsi une partie de billard à plusieurs bandes. Il te réglait ton compte, il mouillait l'ambassade de France, durcissant encore la position de Lincoln vis-à-vis de Paris, et il pouvait accuser Richmond d'envoyer des agents secrets sous couvert d'actions de bienfaisance

Seulement les événements ont évolué dans un sens qui rendait très hypothétique le lancement d'une affaire judiciaire ordinaire. Et je pense que les comptes rendus de ses services qui lui ont fait comprendre que votre inculpation tournerait à la crise entre lui et la Maison Blanche lui sont parvenus trop tard. La fille avait été déjà assassinée, Hélène déjà enlevée et récupérée, il a donc laissé se dérouler l'affaire sauf qu'il a fait intervenir ses propres agents pour éviter votre arrestation dans le squat où vous avez fait parler la poudre. Il a donc pu arrêter toute procédure dans l'immédiat. Seulement il n'a toujours pas réglé ce qui est encore pour lui le « problème Berdeilhe ». Un agent grillé ou pire, un agent qui l'a doublé et qui est en contact étroit et apparemment amical avec le Président et sa femme d'une part

mais aussi avec ses pires ennemis, les Irlandais et surtout les dames patronnesses de cette bourgeoisie de Washington, ces dames qui ne peuvent pas souffrir cet Écossais imbuvable et grossier lequel met à mal les lois admises de la justice et de politesse. Un parvenu qui prend une importance exagérée et risque de nuire aux affaires de ces Messieurs les hommes d'affaires, leurs maris.

- Ce que tu exposes n'est pas forcément invraisemblable, mais rien en prouve que ce soit ce qui s'est réellement produit. En outre, pourquoi allait-ce provoquer une crise entre lui et la Maison Blanche ? Tu devrais écrire des romans feuilletons pour les gazettes.

- Je te remercie de ton compliment sur mes qualités de feuilletoniste, mais je pense qu'il a dû être surpris de l'accueil que les Lincoln vous ont fait. Et peut-être davantage encore de ce que les Lincoln connaissent personnellement les Toppenot. Cet Écossais semble oublier que Lincoln a passé plusieurs mois à Savannah lorsqu'il était avocat.

- Ouais. Seulement il a fallu que des gens le renseignent sur la teneur de notre entrevue avec les Lincoln dans leur salon privé. Et cela, c'est inquiétant. Apparemment les murs ont des oreilles.

- Cela te surprendrait-il ? Ne crois pas que le sinistre Pinkerton manque une seule occasion de savoir ce qui se dit autour de Lincoln. C'est son atout, sa garantie de survie. Imagine le désastre pour lui s'il redevenait le simple directeur d'une agence de détectives privés qu'il était il y a encore quelques mois ! Non, crois-moi, ce type est pourri d'ambition personnelle et un règlement pacifique de cette guerre civile serait pour lui une catastrophe. Et s'il pense que tu l'as doublé en tant qu'espion au sein de la Confédération, il te considère comme un ennemi, un ennemi qui a accès direct à Lincoln. Imagine la menace que toi et Hélène représentez pour lui, alors !

- Tu es peut-être dans le vrai mais rien ne permet de prouver que tes suppositions soient la vérité, quelque vraisemblables qu'elles puissent paraître. Mais tu as raison. Il va falloir que je sois plus prudent et que je me rapproche de Kirkpatrick pour tenter d'en savoir davantage.

- Vois aussi avec ton camarade Casaubon. Il a sans doute dû réunir des informations, de son côté. »

Je me range à l'avis de Tertullien. Je compose donc un câble chiffré à destination de Simon. C'est le télégraphiste de l'Amiral de Piétri qui le recevra mais comme le chiffrement se fait avec une clé particulière à Simon et moi, seul Simon pourra le déchiffrer. Je lui demande de venir à la gare avec une voiture qui doublera celles que les Départements d'États auront mises en place pour nous conduire à Washington, les deux dames, le Lieutenant McNamara, Hélène et moi.

Le voyage vers Alexandria se déroule sans incident. Nous changeons de train une fois à Wilmington. De train mais non de voiture. La difficulté de ces voyages en train est que l'écartement des voies change d'un réseau à l'autre. Par exemple, en Caroline du Sud l'écartement courant est de six pouces c'est-à-dire un mètre et cinquante-deux centimètres. En Caroline du Nord, l'écartement est d'un mètre et quarante-quatre centimètres, comme en France. C'est un choix des compagnies pour se partager le marché du transport. Mais si les ruptures de charge imposent des solutions de continuité en obligeant les passagers à changer de train, c'est beaucoup trop lourd pour les marchandises. Alors on trouve soit des wagons dont on change les bogies, ce qui est assez long, soit des wagons dont les essieux ont deux positions d'écartement réglable des roues. Et notre voiture de voyageurs, une voiture à couloir central à l'américaine, est équipée de ce dispositif. Nous passons donc quelques deux heures à Wilmington entre le dételage de notre voiture, son tractage par un attelage de six bœufs vers et sur le pont d'ajustement et le raccrochage au train vers Alexandria. Heureusement, les essieux ont été bien graissés, les clavettes d'arrêt se sont donc laissé démonter sans résistance et surtout, les roues ont glissé sans grippage sur les crabots d'essieux. Je dois dire que ce pont

est fort ingénieux et serait le bienvenu à Puigcerdá où le réseau français rencontre l'espagnol dans la traversée des Pyrénées.

Intéressé par la manœuvre, j'ai voulu descendre de voiture. J'ai proposé à McNamara de venir voir lui aussi. Il s'est levé de son siège pour se détendre les jambes. Il souffre de son bras et Hélène lui administre environ toutes les deux heures un peu de potion à l'opium que lui a préparée Pierre.

En ce moment, la potion fait encore effet et il se rend vers la plate-forme arrière de la voiture pour fumer un petit cigare. Mais j'aperçois trotant vers nous deux sous-officiers en uniforme du Génie qui nous font des signes. Nous nous immobilisons et agrippons la rambarde de la plate-forme de la voiture parce qu'en avançant sur le pont d'ajustement d'écartement, l'attelage de bœufs a donné une secousse à la voiture. Dans un grincement de l'essieu avant du premier bogie, la voiture s'arrête. Des agents chargés du pont d'ajustement décrochent la voiture et conduisent l'attelage vers une position d'attente. Deux machinistes accrochent un fort câble au crochet avant de la voiture et l'un d'eux embraye le treuil à vapeur. Tout ceci se fait dans un brouhaha de voix, de piétinements des bœufs sur le platelage de tôles de fer et dans les cris des hommes qui ont besoin de se faire entendre. De fait, je n'entends pas ce que crient les sous-officiers qui arrivent à nous essoufflés. Et puis le silence se fait, troublé seulement par la respiration sourde de la pompe compound de la machine à vapeur du pont d'ajustement.

Les deux soldats ont dû voir une photo ou un portrait de moi et me reconnaissent. Sans se tromper sur mon identité, le plus âgé des deux me dit :

- Monsieur Dibardail, votre prisonnier ne doit pas sortir de la voiture. Il doit rester dedans avec les deux dames yankees. » Il se tait mais appuie sa déclaration d'un secouement de la tête qui veut dire « oui, oui, oui », et ceci avec un air gêné et presque désolé. Il me fixe et n'ose regarder McNamara. Je lui fais un geste d'apaisement et, sans mot dire mais avec un sourire, le lieutenant rentre dans la voiture. Je descends de la plate-forme sur le platelage du pont. Je m'approche des deux sergents du génie. J'ai encore des réflexes de Français et je leur tends la main. Celui qui m'a parlé me regarde avec surprise mais finit par prendre la main que je lui tends. L'autre n'a pas l'air surpris et me dit en français : « Bonjour Monsieur de Berdeilhe » ? Il parle un français sans aucun accent.

- Seriez-vous un immigré récent, sergent ? »

Par déférence pour son camarade, il répond en anglais.

- Je ne suis pas immigré, encore que je puisse le devenir. Je sers à titre étranger dans les forces de la Confédération. Ils avaient besoin de volontaires et moi, je viens de me faire révoquer du Génie militaire français. Où j'étais lieutenant. »

L'autre sergent, nous voyant en bonne entente prend congé de nous et retourne au P.C. de l'unité, près de la rotonde des machines à vapeur. Nous reprenons notre discussion en français.

- Êtes-vous polytechnicien ? demandé-je.

- Non. Je suis passé par l'École d'Application de l'Artillerie et du Génie de Châlons sur Marne. J'ai suivi le cours des sous-officiers, mais avant que d'être envoyé en régiment, le commandement de l'École m'a proposé de suivre le cours d'application des officiers. Vous pensez bien que j'ai accepté. Ensuite, j'ai servi en régiment de Pionniers, et puis compte tenu de mes capacités, j'ai été affecté à l'arrondissement des travaux de Versailles. Là j'ai eu un travail très intéressant dans la construction des fortifications nouvelles autour de Paris et la réfection et la modernisation des anciennes. Et ensuite, à Versailles se sont créés la gare de triage militaire et un bataillon du génie pour les voies ferrées. En faisant jouer quelques relations maçonniques j'ai pu obtenir une affectation à ce bataillon. Nous sommes arrivés une quinzaine d'officiers qui se prétendaient capable de recevoir l'instruction technique. Mais au

bout de la première semaine, les ingénieurs civils des chemins de fer en ont renvoyé une bonne partie et nous ne sommes restés que sept.

- Et vous, vous avez pu rester parce que vous êtes franc-maçon ?

- Je ne suis pas franc-maçon, je vous ai dit que j'ai fait jouer des relations maçonniques pour avoir une place. Mais l'ami franc-maçon qui m'a un peu aidé ne l'a fait que parce qu'il était sûr que je ferais l'affaire. C'est d'ailleurs lui qui m'avait conseillé de postuler. J'avais un avantage sur les autres. J'avais une bonne connaissance des machines à vapeur de puissance et des voies ferrées de pondéreux. Ceci grâce à mes travaux sur les chantiers du génie militaire où nous utilisions des grues à vapeur sur rail. Certes, il s'agissait de voies temporaires et locales, mais justement, il fallait les poser et les déposer. Pour mouvoir les grues lourdes sur ces rails, on utilisait des toueurs ou de petites locomotives.

Donc le passage aux véritables locomotives rapides et aux trains militaires sur voies ouvertes ne m'ont pas posé de difficultés majeures. J'ai terminé major du cours de spécialisation en génie ferroviaire avec le brevet de conduite des locomotives de trains de marchandises et de voyageurs.

Mon ami franc-maçon m'a remercié de mon travail parce que si j'avais fait partie des recalés du début, cela aurait nui à sa réputation. J'ai donc servi plusieurs années comme officier du Génie avec cette spécialisation dans les voies ferrées. Je ne vous raconte pas les nuits blanches passées à la rédaction des plans de roulage pour la guerre en Italie, ni les trains d'ambulance après la bataille Solferino...

- Et comment se fait-il que vous soyez ici comme sergent ?

- Je vous sais aristocrate, Monsieur de Berdeille, mais moi je suis républicain et n'encaisse pas le « Neveu » et encore moins « Plon Plon ». Cela s'est su ; je suis donc passé en conseil d'enquête militaire et on m'a révoqué. Quelque courageux salopard m'a dénoncé à la Sécurité Militaire et j'ai fait l'objet de cette mesure disciplinaire.

- Vous auriez pu passer en cour martiale et vous retrouver au bagne.

- Difficile, je n'ai jamais commis d'autre faute que d'avoir une opinion politique républicaine. Mais je pense que c'est grâce à des interventions venant encore des milieux maçonniques qu'on m'a évité le procès. Et comme je ne voulais pas perdre mes capacités de spécialiste des voies ferrées, j'ai décidé de venir sur les traces de La Fayette.

- Qui était Marquis, Monsieur le Républicain. » Je ponctue ma remarque d'un sourire.

- Qui était Marquis, Monsieur le Baron.

- Mais au fait, vous ne m'avez pas dit votre nom.

- Parce que vous ne me l'avez pas demandé. Je me nomme Jacques Bonsergent mais comme c'est imprononçable par les gosiers américains, tout le monde ici m'appelle Jake Bonser. C'est prononçable, Djeyk Bousa, pour un anglophone. »

Le bruit de la montée en puissance de la machine du treuil nous oblige à interrompre la conversation en cours. Dans des grincements de métal contraint, la voiture avance sur le pont et les roues glissent symétriquement sur leurs essieux pour se rapprocher à un mètre quarante-quatre d'écartement. Dans le silence revenu, les mécaniciens refixent les roues maintenant au nouvel écartement et la voiture est prête à rejoindre le train qui doit nous conduire vers Alexandria. Je laisse ma carte de visite à Jacques Bonsergent et note ses coordonnées postales ainsi que celles de son unité. S'il le faut, je pourrai toujours tenter de lui faire parvenir un télégramme par les réseaux militaires.

Je remonte dans la voiture où je retrouve mes compagnons de voyage. Hélène est en grande conversation avec les deux dames. Priscilla de Nemours est devenue encore plus charmante depuis que nous avons découvert qu'elle aussi est une amie de longue date des Toppenot. La jeune Suzan O'Reilly a mis de l'eau dans son vin depuis son séjour à la

Plantation et sa découverte de la vie quotidienne dans « le Sud affreusement esclavagiste ». Je me dis que, fort heureusement, elle n'a vu que le bon côté de la vie des planteurs. Si les Toppenot se conduisent bien avec leur personnel, on ne saurait nier que d'abord l'esclavage est devenu une absurdité économique mais surtout qu'il est totalement incompatible avec quelque valeur morale que ce soit et encore plus avec celles du monde moderne ; et ensuite que malgré les avancées que fait le Sud vers son abolition, celles-ci sont trop lentes. À cause justement d'une poignée de nostalgiques qui s'accrochent au « bon vieux temps ».

Sans doute sous l'effet de l'antalgique à l'opium, McNamara somnole. Je reste silencieux parce que je suis préoccupé par ma conversation avec Tertullien. J'ai appris à bien le connaître. Il est toujours sage dans ses avis. Il parle peu, en général mais ses intuitions sont toujours bien venues. Aussi, ne manqué-je pas d'être inquiet de la menace que ferait peser sur moi Allan Pinkerton. Il est pourtant urgent d'attendre de prendre contact d'abord avec Simon et ensuite avec Kirkpatrick.

Depuis notre départ de Charleston, je suis resté plutôt calme et j'ai participé sans excès aux conversations de notre petit groupe. Nous tenons les places du milieu de la voiture où quatre banquettes confortables se font face deux à deux de part et d'autre du couloir central. Les trois dames font salon du côté droit dans le sens de la marche. McNamara et moi sommes assis face à face sur les banquettes de gauche. J'ai laissé le sens de la marche au convalescent. De temps en temps, Hélène prend dans son sac la fiole d'antalgique. Comme McNamara est souvent somnolent, j'ai le temps de méditer. Ayant évacué d'un penser volontaire mes préoccupations temporelles, je me suis concentré sur la question de Me Kahana à propos de ma conception de l'Indicible. Et je dois dire que tirer les fils de l'écheveau des idées qui s'entremêlaient au début de ma longue séance de méditation a pris beaucoup de temps. Sans me presser, j'ai d'abord soigneusement équilibré ma position assise pour que ma colonne vertébrale, axe de la circulation des impulsions d'énergie destinées aux mouvements réflexes, soit dans la meilleure disposition pour éviter de solliciter mon cerveau. Icelui me servant en fait à travailler la question mentale qui est le sujet de mon travail méditatif. Ceci établi avec une position stabilisée sur la banquette j'ai pu commencer ce travail qu'il est difficile de décrire avec des mots. Il faut pratiquer cette sorte d'exercice pour saisir pleinement ce que les descriptions impliquent¹.

Sans doute Hélène comprend-elle qu'il faut me laisser méditer bien que je ne pratique en général pas cet exercice en public mais plutôt à ma table de travail ou lors d'une pause en promenade solitaire. Je ne pense pas qu'elle ait jamais assisté à quelque-une de mes pauses méditatives. Et puis une fois que je suis arrivé au bout de l'étape finale de ce morceau de chemin qu'a été cette méditation, j'ai laissé mon esprit s'assoupir qui a entraîné mon corps dans un sommeil apaisant. C'est un nouvel éclair mental qui m'a indiqué que...EURÊKA !... que j'ai encore fait un pas sur le chemin de la compréhension de l'indicible. Je peux donc me laisser aller au sommeil d'une petite sieste.

Ce sont les bruits et secousses du convoi en cours de ralentissement qui me réveillent. Le train va faire étape à Petersburg. L'après-midi est assez avancé et compte tenu de l'absence de voiture restaurant, nous avons décidé un commun accord les dames et moi-même de nous fournir en pique-nique auprès de la Mexicaine de la dernière fois. Il nous reste à espérer qu'il lui restera de la marchandise. Réflexion stupide de ma part, réflexion de Français encore mal assimilé : si les Américains mangent beaucoup le matin, leur lunch est en général assez frugal, pris sur le pouce et un peu n'importe quand entre midi et quinze heures, en fonction de leur activité. À Petersburg, notre train doit changer de route pour prendre l'embranchement vers Manassas Junction où il bifurquera vers Alexandria. La manœuvre va

¹ Dans le « journal de guerre » de Pierre-Hubert, on trouve cette réflexion en marge du texte qui se rapporte à cette phrase, soulignée au crayon : « Cela aussi fait donc partie de l'Indicible. »

prendre un peu de temps et l'arrêt est prévu d'une heure et demie parce qu'il faut ravitailler en eau et en bois ou charbon.

Je descends sur le quai une fois le train arrêté. McNamara étant apparemment assigné à rester dans le train, il va avoir du mal à aller sacrifier à la nature. Les trois dames souhaitent aller se dégourdir les jambes et moi il faut que j'aie m'occuper d'acheter de quoi nous sustenter. Nous nous organisons en deux groupes. Suzan O'Reilly et moi descendons les premiers. Je servirai d'accompagnateur à la jeune nordiste pour l'accompagner jusqu'au bâtiment des voyageurs où elle pourra utiliser les commodités et j'achèterai le repas après voir moi-même été me rafraîchir. Ensuite nous remonterons dans le train tandis que McNamara, Hélène et Mme de Nemours se rendront à la gare. Nous opérons ainsi, ce qui permet de surveiller les bagages et de faire que les « nordistes » soient en permanence accompagnés par l'un de nous deux. Lorsque je descends sur le quai, le chef de train qui arrive de la tête du convoi m'interpelle.

- Vous absentez-vous longtemps ? » Je lui explique nos arrangements.

- Ah bon, parce que l'on vient de me prévenir que vos accompagnateurs sont sous votre responsabilité. Mais j'ai remarqué, au bureau des réquisitions militaires, des hommes en civil qui m'ont bien l'air de policier ou de militaires en civil. Il faut que je me rende au bureau des réquisitions et je vous en dirai plus à mon retour. »

Je remercie cet employé qui relève sans doute de la compagnie dont mon beau-père est actionnaire et j'aide Suzan à descendre de voiture. Je lui trouve un air un peu triste, pourtant sa mission est en bonne voie d'accomplissement. Je lui tends mon bras pour l'aider à traverser les voies aux passages à niveaux. Comme il faut franchir quatre passages de voies jusqu'au bâtiment des voyageurs, elle s'appuie sur mon bras et nous ressemblons à un couple qui se rend au buffet pour prendre une collation. Le dernier quai, celui de la gare, est un trottoir pavé de pierre et au mur de soutènement de pierre de taille. Il est haut, comme ceux de France et permet aux passagers de monter et descendre facilement. C'est de ce quai que repartira notre train lorsqu'il aura fini de manœuvrer après ravitaillement. Comme nous sommes pratiquement arrivés, j'ai un mouvement pour abandonner le bras de Suzan, mais je sens sa main s'agripper à mon avant-bras, discrètement. Galamment, je fais la « *poker face* » et marche avec elle vers la marchande mexicaine fidèle au poste. Nous tournons le dos au bureau des réquisitions que j'ai repéré, nouvellement installé près du bureau du télégraphe que je connais bien maintenant. Et alors Suzan me glisse à mi-voix que des policiers en civil se sont mis en marche vers nous. Sans changer d'allure nous allons jusqu'à la marchande de plats préparés en face de qui nous nous arrêtons. Elle me reconnaît et me salue gaiement. Je vais engager la conversation en lui demandant d'abord des nouvelles de son fils quand effectivement les deux fonctionnaires ou militaires en civil nous rejoignent. L'un des deux s'adresse à Suzan et moi sans élever la voix.

- Monsieur et Madame « Dibardail » n'est-ce pas ?

- Je suis Pierre-Hubert de Berdeilhe, en effet, mais madame est une amie qui m'accompagne tandis que ma femme est restée au train avec le reste de nos amis.

- Ah. Madame O-Reilly, je suppose.

- C'est cela, Monsieur ?...

- Major Wilkinson, du service de renseignement militaire de Caroline du Nord. Je voulais vous rappeler les consignes que nous avons reçues à propos des déplacements de la délégation sanitaire de l'Union qui retourne au Nord du Potomac.

- Nous les connaissons et nous y plions, Major. M. de Berdeilhe m'accompagne à la gare tandis que Mme de Berdeilhe reste avec le Lieutenant McNamara et Mme Priscilla du Pont de Nemours. »

Suzan a parlé avec un peu d'emphase et d'autorité ce qui a amené un léger sourire sur le visage du major.

- Je vous remercie, Madame. Mais ne vous sentez pas prisonnière et si vous voulez vous rendre au buffet pendant que M. de Berdeille vaque à ses achats, je vous en prie, faites.

- Merci Major. Mais je préfère rester avec Pierre-Hubert pour l'aider à porter ses paniers...

- Ne vous inquiétez pas de cela, Je vais vous envoyer un soldat... »

Tandis que je fais mes affaires avec la marchande, Suzan reste à mes côtés et participe à la conversation.

Nous avons fini d'emballer nos victuailles dans les deux paniers en sisal tressé que j'ai achetés pour les transporter quand arrive un soldat en uniforme propre. Il nous dit venir prendre nos achats pour les emporter vers notre voiture. Je lui donne les consignes et il part rapidement vers le train. Suzan et moi entrons dans la salle des pas perdus.

De retour à la voiture, nous trouvons nos compagnons attablés. À part eux la voiture est encore vide et le chef de train a fait apporter du fourgon à bagages une table pliante qui est installée dans le couloir. Hélène et Mme de Nemours s'absentent à leur tour. Elles reviennent au bout de très peu de temps et j'accompagne McNamara à la gare tandis que les cheminots qui ont ravitaillé la machine commencent la manœuvre pour mener le train le long du quai principal. Lorsque nous ressortons du bâtiment des voyageurs, le train est en mouvement sur les voies de service. Tandis que nous observons les manœuvres, nous avons le temps de parler, McNamara et moi. Il me dit ses désillusions après ces trois mois passés en Caroline du Sud. Désillusions envers les politiciens qui ont lancé les États-Uniens dans une guerre civile stupide et dévastatrice, désillusions envers ses chefs militaires tantôt pusillanimes, tantôt emportés par une fougue d'autant plus irraisonnée qu'ils sont plus éloignés des vérités du champ de bataille. Il a tendance à critiquer les généraux en particulier ceux qui étaient aux commandes lors de la bataille de Manassas Junction. Il considère qu'ils ont mené leurs hommes à une défaite qui a rendu leurs sacrifices, dont celui de son bras, inutiles et ce pour n'avoir pas su employer leurs moyens à bon escient. Et en plus, les mêmes hommes ont recommencé les mêmes erreurs en août, se désole-t-il. Je tente de le reconforter en lui disant que la guerre n'est hélas pas finie, en lui citant un aphorisme courant dans l'armée française qui dit que s'élever dans la hiérarchie revient à se faire traiter d'incapable par un nombre croissant d'individus.

- Je vous remercie de vos bonnes paroles. Mais j'ai bien vu comment vous vivez dans le Sud. Ce n'était pas si mal et je n'ai pas constaté qu'on y traite les noirs si mal qu'on le prétend à Washington. D'ailleurs les noirs que nous avons chez nous n'ont pas un sort bien enviable. Il y a en fait beaucoup à faire pour ressusciter les valeurs qui ont présidé à la création des États-Unis et sont à la base de leur Constitution. Je pense de plus en plus que les choses n'en seraient pas arrivées là où elles en sont aujourd'hui si le gouvernement à Washington n'avait pas été aussi borné. Et je pense surtout à Buchanan qui par son attentisme a laissé pourrir une situation que Lincoln a héritée, à Davis qui a sans doute été un meilleur général qu'il n'est un président. Et surtout, j'affirme que tant Lincoln que Davis sont entraînés dans une spirale infernale à cause des... « élites » qui les entourent. »

Il se tait mais le ton irrévérencieux sur lequel il a prononcé le mot « élites » en dit long sur sa rancœur. « De toute façon, conclut-il, cette guerre est une stupidité tant de la part des rebelles que de celle des politiciens de l'Union. »

Le train s'arrête le long du quai dans les grincements des patins de freins sur les roues et le chuintement sonore de la vapeur sous pression qui sort des chemises des pistons et de la chasse de la boîte à fumée. Nous n'avons que le temps de remonter dans notre voiture avant que les voyageurs nombreux ne commencent à monter. Nous étions seuls dans notre voiture jusqu'à présent. Mais le nombre surprenant de passagers qui montent à Petersburg me laisse penser que les banquettes vides de la voiture vont se garnir.

Nous reprenons nos places pour enfin déjeuner. Les rideaux de la voiture sont tirés et les lampes à pétrole allumées. Nous en sommes surpris, McNamara et moi, mais Hélène nous explique que le chef de train est venu lui-même procéder à cet arrangement. Il a prétendu que c'était un ordre des vigilantes de la compagnie.

La table pliante barre l'allée centrale ce qui fait que l'on ne peut accéder aux banquettes que par la plate-forme qui donne sur la bonne moitié de la voiture. Nous sommes encore seuls dans la voiture au moment où McNamara et moi finissons notre déjeuner. Nous sommes en train de finir de ranger les quelques déchets dans les sacs de sisal lorsque la porte qui donne sur la plate-forme avant s'ouvre. Un vigilante en redingote et large chapeau se fait connaître et nous dit qu'il va maintenir la voiture isolée tant qu'il le pourra. Mme O'Reilly a un air absent et un peu triste en considérant pensivement la flamme jaune de la lampe à pétrole qui danse un peu dans son verre en dégageant une légère fumée noire.



Mme O'Reilly a un air absent et un peu triste...

Je cherche de quoi moucher la mèche de la lampe quand du brouhaha se fait entendre sur la plate-forme avant. Un Monsieur en chapeau melon et une dame en vêtements modernes – jupe sans crinoline ni vertugadin et chapeau sans voilette – prétendent s'installer dans « notre » voiture tandis qu'un garde en civil posté par le chef des vigilantes prétend s'y opposer.

Nous restons cois en observant l'événement. Je me suis assis à côté de Mme O'Reilly, mais près de la fenêtre. J'écarte légèrement le rideau et je peux constater qu'il ne reste sur le quai que des gens forts mécontents qui n'ont pas pu trouver de place dans les trop rares voitures de première classe. Première classe, il faut le dire vite. C'est ce que la compagnie qui exploite le réseau sur lequel nous roulons depuis Wilmington qui a accroché comme indication aux portières des deux plates-formes. Alors, venant de la porte de l'autre extrémité de la voiture, le chef de train, accompagné du chef de détachement des vigiles, nous demande si nous voyons un inconvénient à voyager avec d'autres passagers. C'est Hélène qui répond, assez énervée.

- Nous n'avons rien demandé. Il n'y a aucune raison de bloquer cette voiture à notre seul usage. À propos, je vous remercie mais nous n'avons plus besoin de la table ; qui bouche le passage. »

En quelques minutes les banquettes sont toutes prises. Du coup, nous pouvons faire lever les rideaux, éteindre les lampes et l'odeur insidieuse de la fumée de pétrole disparaît rapidement. Enfin le convoi redémarre vers Manassas Junction, notre prochaine étape. Hélas, nous y arrivons à la nuit. Là encore il faut ravitailler avant de repartir. Contrairement à

l'usage, nous roulons de nuit et devons bien nous accommoder des banquettes pour dormir assis. Je suis surpris de n'entendre aucune récrimination. McNamara et moi, anciens militaires, sommes accoutumés à nous reposer dans des conditions pires qu'un train qui roule de nuit à trente à l'heure sur une voie en travaux. Mais les dames... Mme de Nemours, quoique plus avancée en âge fait contre mauvaise fortune bon cœur. Hélène et Mme O'Reilly restent stoïques et je suis fort heureux qu'elles aient pu se détendre un peu à Manassas pendant que les équipages se relevaient et faisaient les pleins de la locomotive. Autre surprise, notre voiture s'est pratiquement vidée à Manassas Junction. Lorsque nous repartons, il ne reste que deux voyageurs qui semblent des représentants de commerce, profession fort à l'ouvrage en cette période de guerre, et deux militaires permissionnaires qui remontent vers leur unité. Nous avons donc la place de nous étaler et je reprends avec plaisir ma place auprès de ma jeune épouse.

- Drôle de voyage de noces, ma Chérie.

- Eh bien, moi, je l'aime bien ce voyage de noces. Il est original, au moins.

- Dommage que nous n'ayons pas une voiture « à la française » comme l'autre jour. Je ne sais pas comment tu pourrais « aérer ton pantalon » avec cette voiture à plate-forme. Heureusement que nous avons pu descendre à Manassas Junction.

- Arrête tes allusions salaces. J'espère que Simon aura pris connaissance de l'heure exacte d'arrivée à la gare. Je ne pourrai sans doute pas attendre bien longtemps avant de sacrifier à la nature en fin de cet interminable voyage en train.

- Ne t'inquiète pas. Il doit nous suivre étape par étape grâce au télégraphe. Et comme il nous attendra avec une grosse voiture, je suis certain qu'il prendra ses précautions pour être à l'heure.

Effectivement, Simon est à l'heure. Heureusement parce qu'il n'y a aucune trace de la voiture du Département d'État. On nous dit à la gare qu'on l'a décommandée. La voiture de l'ambassade, une grosse berline avec son cocher nous attend. Il fait vraiment très frais ce matin plutôt grisâtre mais le cocher a allumé le brasero et il fait bon dans la cabine. Nous profitons des installations de la gare pour nous rajuster et nous rafraîchir le visage avant de faire mouvement vers le Potomac. Il fait encore nuit et les lanternes de la voiture permettent plus d'être vu que de voir. De temps en temps le cocher fait arrêter l'attelage et repart. Au bout de deux heures, nous arrivons enfin à Chain Bridge. Les contrôles sont plus minutieux que d'ordinaire et nous nous sentons soulagés une fois parvenus dans Washington. Là non plus, pas de voiture officielle de l'Union. En remontant au sommet de la berge qui surplombe la rive du Potomac, j'entends distinctement ce que je n'étais pas sûr d'avoir entendu : une sorte roulement d'orage dans le lointain dans lequel je reconnais sans le dire un feu roulant d'artillerie. J'ai l'impression qu'une nouvelle bataille de Bull Run est en cours et je crains fort que le dernier passage sur le Potomac ne tarde pas à se refermer. Nous ne disons rien et suivons en silence le trajet que nous a préparé Simon.

Nous nous arrêtons d'abord à l'association de bienfaisance dont Mmes de Nemours et O'Reilly sont membres. Là, la famille de McNamara est présente. Ses parents d'abord. Le père cachant pudiquement son émotion et sa mère, digne mais qui finit par le prendre dans ses bras comme un bébé. Un bébé bien grand à côté de la petite Irlandaise aux cheveux roux mêlés de blanc jaunâtre relevés en chignon sous un chapeau de paille à voilette garni de fleurs en plumes. Une jeune fille d'une quinzaine d'années, tout le portrait du père, rousse elle aussi mais avec des taches de son, attend patiemment en tenant la main d'un garçonnet d'une dizaine d'années en costume du dimanche. Une fois que la maman a rendu la liberté à son « grand », la sœur et le petit frère prennent à leur tour le grand frère dans leurs bras, en faisant attention toutefois à ne pas lui faire mal au bras. Le père s'approche d'Hélène et moi. Il prend les deux mains d'Hélène, mais ne peut lui dire qu'un mot, un merci tremblant d'émotion. Puis

il me prend aux épaules et me donne une accolade virile, à l'espagnole ou plutôt à l'irlandaise tant j'en perds presque le souffle. Bien que plutôt enveloppé, le papa est d'une redoutable force physique. Il a repris son calme et me dit avec un accent résolument irlandais qui est en train de s'imposer entre Washington et New York : « Vous vous rendez compte. Il a failli mourir là-bas, alors que nous sommes plutôt à tendance copperhead² dans la famille.

Nous avons fait signer les décharges à Mmes de Nemours et O'Reilly, à la présidente de la section de l'association. Au passage à l'immigration, du côté nord du Potomac, on nous a déjà signé les documents attestant du retour de McNamara. Nous sommes sur le point de partir quand arrivent deux médecins dont l'un en uniforme. Je pensais les voir à l'immigration mais en fait ils ont été retardés. Ils nous annoncent qu'une violente bataille a éclaté sur le Potomac à Harrison's Island et que les troupes encombrant les avenues et les rues au Sud de la ville. Comme convenu entre les deux Départements d'État, Je remets au médecin en uniforme les lettres du chirurgien, du médecin qui a suivi McNamara lors de sa convalescence et aussi et surtout, une lettre de Me Kahana et une de Pierre Toppenot pour indiquer les traitements médicamenteux encore en cours. Nous sommes tous surpris parce que les deux médecins lisent avec attention les lettres du chirurgien et du médecin militaire, mais ils se passionnent pour celles des deux pharmaciens. Ils nous remercient de nos interventions et nous assurent de leur sympathie puis nous laissent repartir. Les laissez-passer permanents que nous ont fait tenir les gens du Département d'État de l'Union sont toujours valides malgré la dégradation de la situation. Toutefois, l'Ambassadeur de France tient à tout prix à ce que nous passions la nuit en zone extraterritoriale diplomatique, soit chez l'Amiral, soit à la Résidence de France. Simon nous a logés chez l'Amiral et lorsque nous arrivons, vers midi et demi, il n'est pas encore revenu du Département d'État où s'est tenue une réunion d'Ambassadeurs de pays européens avec leurs attachés militaires.

Mme de Piétri nous reçoit fort aimablement et Sarah, la fiancée de Simon est à ses côtés. Le marin télégraphiste qui assure la permanence à la résidence de l'Amiral apporte un câble à Mme de Piétri. L'Amiral fait savoir qu'il ne sera pas de retour avant treize heures trente ou quatorze heures. Cela retarde d'autant le déjeuner et nous donne le temps de nous installer dans notre chambre. C'est celle qui était la mienne la dernière fois. Nous sommes au salon à deviser de choses et d'autres en évitant soigneusement toute allusion à la guerre. Pourtant, dans ce quartier à l'ouest de la ville nous entendons régulièrement le grondement de salves d'artillerie lorsque le vent de suroît porte les sons jusqu'à nous. Je n'ai aucune information sur une offensive de la confédération en Virginie mais je garde à l'esprit ce qu'on nous a dit à l'état-major de Caroline du Sud où les gens de Beauregard s'attendaient à une offensive des unionistes. Serait-ce celle dont nous entendons la rumeur ?

Hélène semble se passionner pour la discussion qu'elle a avec Mme de Piétri sur cette mode qui se répand et consiste à porter des jupes et non plus des robes à crinoline ou à vertugadin. Et comme, justement, Hélène a abandonné le corset, à ma demande, et porte pour plus de commodité en voyage des jupes simples et un haut fait d'un chemisier et d'un gilet ou d'une veste adaptée à la saison, la discussion va bon train entre Hélène et Sarah sur ce sujet. Mme de Piétri écoute en souriant et de temps en temps me jette un regard complice l'air de dire que c'est beau d'être jeune. Simon, lui, épluche quelques télégrammes que vient de lui remettre le télégraphiste. Il les range dans un parapheur à couverture de marocain destiné à l'Amiral.

Justement, il arrive, l'Amiral. Il a l'air soucieux en descendant de voiture mais reprend un sourire diplomatique en montant les marches du perron. Nous l'attendons dans le hall dont le maître d'hôtel a ouvert la porte. Il tend son manteau ses gants et sa casquette à l'ordonnance, un matelot affecté à la résidence, nous salue et baise la main de sa femme, puis

² Copperhead : citoyen de l'Union favorable à l'apaisement avec la Confédération, quitte à accepter la sécession.

celle d'Hélène. Comme il ne s'est pas mis à la mode américaine, il ne baise pas celle de Sarah qui n'est que fiancée à Simon.

- Quelle matinée ! Cet âne bâté de McClellan a fini par se décider à agir. Lincoln ne cessait de le pousser depuis les affrontements d'août dernier. Mais ce crétin de Pinkerton qui ne connaît rien en matière militaire se permettait de lui fournir des synthèses démoralisantes. Et comme en juillet et en août, les deux grosses affaires ont mal tourné pour l'Union, McClellan se méfie. Au département d'État, l'officier de liaison, le colonel Galbraith, nous a fait un point de situation très factuel mais qu'il est facile de lire entre les lignes. Simon, vous avez reçu du renseignement ?

- Oui Amiral, les dépêches sont dans le parapheur. J'en ai pris connaissance rapidement. Notre source est en alerte pour partir en renfort vers le sud-ouest avec son unité.

- Bon, je continue. Depuis une dizaine de jours, McClellan a fini par lancer des reconnaissances en Virginie pour tâter les résistances éventuelles de Lee. C'est Mc Call qui en était chargé. Il a envoyé une assez forte unité vers Dranesville mais s'est trouvé devant du dur retranché dans les faubourgs de Leesburg. Il a rendu compte et McClellan lui a donné l'ordre de décrocher. Galbraith a admis que c'est parce que McClellan voulait éviter un affrontement hasardeux. Mais pour intoxiquer le renseignement confédéré, McClellan avait envoyé le Général Stone exécuter des manœuvres de diversion qui visaient aussi à recueillir du renseignement de contact sur le dispositif confédéré. Une des brigades de Stone, celle commandée par le colonel Baker, avait pour mission de conduire des manœuvres de diversion le long du Potomac. Nous nous doutions qu'il se passait quelque chose parce qu'au début du mois, j'avais reçu une note de l'état-major de McClellan. Il nous recommandait d'avertir nos ressortissants d'éviter la rive septentrionale du Potomac et de rendre en excursion plutôt au nord de Washington, lors de leurs promenades. Et des sources que nous avons dans diverses unités fédérales nous ont donné des renseignements sur ce qui se tramait.

Avant-hier soir, donc, Stone envoie une patrouille de l'autre côté du Potomac en reconnaissance de nuit. Le chef de patrouille est un « bleu ». Il croit avoir repéré un camp important des Confédérés et en rend compte. Stone décide donc de lancer une attaque pour réduire par surprise ce camp de rebelles. Il envoie un sous-groupement tactique de deux compagnies du 15^e Régiment du Massachusetts. Le commandant du groupement se rend compte de ce que le chef de patrouille de reconnaissance s'est trompé et fait mettre ses troupes en défensive pour assurer la tête de pont. Il décide de son propre chef de pousser plus loin tant que la nuit le couvre et il s'enfonce en Virginie. Quand Stone se rend compte de ce qui est en train de se produire, il comprend que le sous-groupement tactique va se faire étriller et il envoie Baker et sa brigade, qui connaissent assez bien le terrain, pour faire revenir les « aventuriers à la petite semaine ». Mais ses ordres sont aussi, en cas d'accrochage en cours, de les appuyer ou de les soutenir selon le cas ou d'organiser leur recueil s'ils sont en cours de repli. Lorsqu'il arrive sur place, Baker a confirmation de ce que lui annonçaient déjà les bruits de combat : le sous-groupement tactique a accroché et la bataille est en cours. Alors Baker organise sa manœuvre de soutien aux trois-cents bonshommes du 15^e Régiment. Il fait franchir la rivière à ses hommes à hauteur de l'Île d'Harrison. Seulement, comme il n'a pas assez de bateaux pour franchir, il est obligé de multiplier le nombre des rotations et le franchissement prend beaucoup de temps. Et comme il ne faut pas prendre les Dixies pour des ânes, ils l'ont prouvé, ils se sont rassemblés et ont commencé à monter en puissance. Le détachement du 15^e Massachusetts est fixé par l'unité sudiste supérieure en nombre qu'il a prise à partie. Baker et ses gens ne sont pas en prêts et continuent à franchir, vous imaginez bien le désastre. Les nordistes des deux groupes de forces ont commencé à se replier, mais comme Baker n'est pas organisé, qu'il n'a pas pu installer son dispositif de recueil, c'est la débâcle.

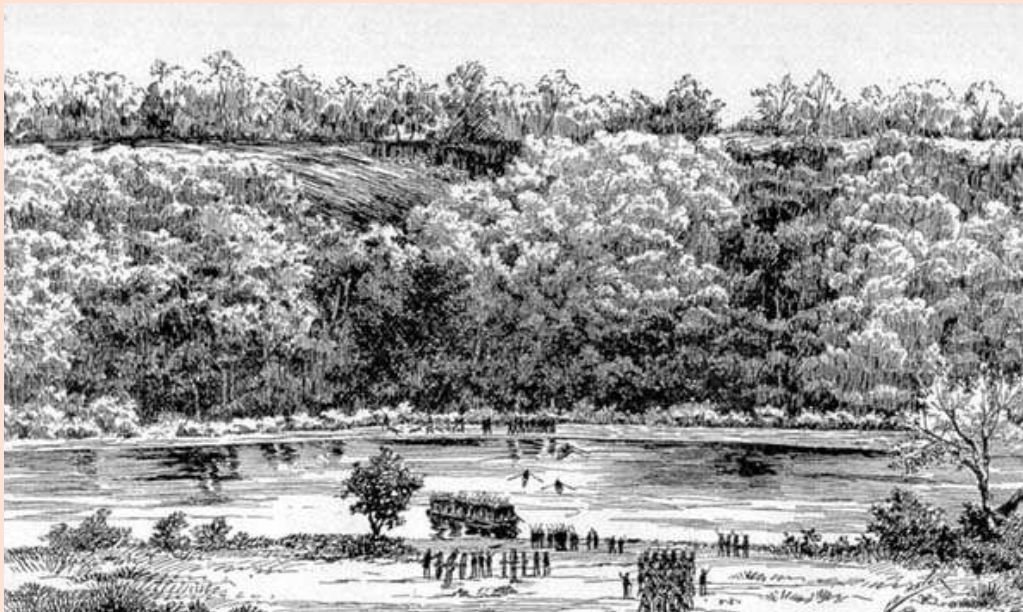
Les sudistes se battaient de leur côté du fleuve. McClellan a fait donner de l'artillerie, mais elle tirait au hasard à cause des bois et forêts. Quant à Harrison's Island, les artilleurs ne pouvaient rien faire parce que c'étaient les réfugiés du 15^e et de l'unité de Baker qui s'y traînaient comme ils pouvaient. Et Baker qui tentait quand même d'organiser le repli a été tué d'une balle dans la tête.

Les tirs semblent avoir cessé, mais c'est sûr qu'il y aura eu des pertes. Et apparemment, une fois de plus, les troupes de McClellan ont pris une sérieuse déroute. Certes les Sudistes se battaient de leur côté du fleuve, mais quand même ! Je ne sais pas si l'histoire retiendra cette bataille, mais elle témoigne de l'incompétence de la chaîne de commandement de l'Union, du plus haut au plus bas maillon. Et maintenant, l'état-major tente de faire le bilan de cette lamentable affaire.

Monsieur le Baron, vous êtes attendu avec votre épouse demain au Département d'État. Vous vous présenterez au directeur de cabinet du Secrétaire d'État William Seward. Je pense que votre intervention de bienfaisance s'est très bien déroulée. Mais je crois que ce genre d'initiative n'aura pas d'avenir. Il restera à œuvrer chacun de son côté. Ce genre de rapatriement va poser toujours davantage de difficultés. Certes, restez en contact avec vos homologues ici, mais ne gardez pas trop d'espoir de voir revenir des blessés dixies vers la Confédération. Enfin, vous verrez cela demain avec Seward. Dernier point, vos plus solides soutiens ici sont le Président Lincoln et Madame, M. Seward et ... les cadres de la Police de Washington. Et ceci parce que vous ne pouvez plus compter sur le soutien de M. Allan Pinkerton. Le Capitaine Kirkpatrick vous en dira davantage demain. J'avais prévu de vous héberger deux nuits, mais en fait il en faudra bien une de plus à cause de cette idiotie de bataille qui va encore durcir le franchissement du Potomac. Je n'envisage même pas de vous faire passer par la mer, parce que la marine de l'Union a semble-t-il organisé une sorte de blocus de la baie de Chesapeake et il est impossible de passer du Maryland à la Virginie. »

Le déjeuner finit par débiter. Nous parlons donc d'autre chose et en particulier de la perspective, lorsque les circonstances le permettront, d'un voyage de noces en France...

Le lendemain, le Washington Post montre les premières images de la bataille de Ball's Bluff encore nommée de Harrison's Island, de Leesburg, d'Edwards' Ferry ou de Conrad's Ferry.



Baker's command crossing from Harrison's Island to Ball's Bluff on Oct. 21, 1861